

LES CONCERTS

Les directeurs de nos trois grands concerts symphoniques nous sollicitaient hier, sinon par des nouveautés, au moins par la première exécution chez eux d'œuvres déjà connues et jouées ailleurs.

M. Lamoureux avait inscrit à son programme le deuxième tableau de *Fiona*, légende lyrique, de M. Alfred Bachelet, dont j'ai rendu compte en détail lorsque l'Institut nous fit entendre, il y a quelques semaines, ce remarquable envoi de Rome. Je signalai alors les qualités de charme, de pittoresque et de puissance dont me semblait témoigner l'intéressant ouvrage du lauréat assez peu académique et j'annonçai avec joie le brillant début de mon jeune confrère.

Le tableau qui vient d'être donné au public est, sans contredit, le meilleur, le plus original des trois. Quand j'en ai parlé pour la première fois, j'ai dit pourquoi il me plaisait et je ne crois pas qu'il soit utile de me répéter. On l'a fort applaudi ainsi que ses deux interprètes, M. Engel et Mlle Eléonore Blanc, et on a appelé l'auteur avec une telle insistance que celui-ci a dû paraître sur l'estrade. Plus tard, on a acclamé Mme Chrétien-Vaguet qui a vaillamment chanté la scène finale du *Crépuscule des Dieux*.

Au Châtelet, M. Colonne a fait exécuter la partitionnette que M. Gabriel Pierné a écrite pour *Yanthis* et que l'on a entendue à l'Odéon lorsque le drame de M. Jean Lorrain y fut joué. Elle se compose de quatre ou cinq feuillets d'album d'un sentiment à la fois gracieux, gothique et mélancolique. J'en aime pas beaucoup cette transposition au concert de courts intermèdes vocaux destinés au théâtre et qui ne sont, en réalité, que des amusettes sans conséquence, et j'estime qu'il vaudrait mieux, pour nos musiciens d'avant-garde, livrer bataille avec des productions nouvelles, sérieuses et de longue haleine que d'utiliser ainsi les bribes de leur inspiration. Les morceaux de *Yanthis* n'en sont pas moins très agréables et je suppose qu'ils ont été bien accueillis. Je n'ai pu, en effet — on le comprend — assister hier aux trois séances du Cirque d'Été, du Châtelet et de l'Opéra.

Là, Hector Berlioz, bafoué il y a soixante-dix ans, à la première représentation de *Benvenuto Cellini*, triomphait magnifiquement en la gloire toujours grandissante de *la Damnation de Faust*. Il n'y a, en vérité, plus rien à dire de l'admirable chef-d'œuvre méconnu et devenu populaire qui n'ait été dit et redit cent fois. Je me bornerai donc à parler de l'interprétation, tout à fait supérieure. J'ai plaisir à louer la précision d'attaque, le fini des nuances, le parfait ensemble de l'orchestre et des chœurs que M. Georges Marty mène à la victoire avec une belle sûreté. Une partie de l'honneur revient à M. Paul Vidal, qui a dirigé le travail des répétitions et qui, s'étant démis le bras avant-hier, a dû céder le bâton de commandement à son camarade.

Il y a eu aussi échange d'artiste pour le rôle principal. A la dernière minute, Mlle Grandjean a pris la place de Mlle Bréval, souffrante, et s'est fort habilement tirée d'affaire, chantant Marguerite de voix pure et juste. M. Vaguet a dit avec beaucoup d'ampleur et de puissance l'invocation à la Nature, qui a été bissée, tout comme la Marche hongroise et le ballet des Sylphes. On a fait un succès non moins grand à M. Fournets, ironique en Méphistophélès ; on a applaudi de la bonne façon M. Paty, en Brander.

Alfred Bruneau.